



HÉLÈNE DORION

**PAS MÊME
LE BRUIT
D'UN FLEUVE**

LE MOT ET LE RESTE

HÉLÈNE DORION

PAS MÊME LE BRUIT
D'UN FLEUVE

LE MOT ET LE RESTE
2022

Combien de jours vivrons-nous ?

La question est aussi brutale qu'incongrue. Si on l'esquive, les années peuvent s'égrener sans qu'on les voie. À la fin, il ne resterait alors que des heures qui ont glissé comme l'eau d'une rivière rejoint le fleuve, rejoint la mer, et ne laisse aucune trace de ce passage.

Je ne crois pas que ma mère se soit jamais posé cette question. Chaque jour semblait pour elle un exercice de survie. Entre les moments où je la voyais accomplir les tâches de la maison, ceux où elle paraissait joyeuse avec ses amies, et les autres où, avec mon père, c'était la guerre, il lui arrivait de s'arrêter, de fixer le vide comme un ailleurs qui l'aspirait. Si j'essayais alors de lui parler, je butais contre son absence. Le visage de Simone me devenait étranger, ce n'était plus ma mère qui était là, mais une inconnue. Encore aujourd'hui, je ne peux dire que je connais toute l'histoire. Mais sait-on jamais la vérité entière de nos parents ?

KAMOURASKA, 1949

VIVRE, C'EST SUIVRE LES TRACES DE L'ENFANT QU'ON A ÉTÉ

À cette hauteur du fleuve, l'horizon est sans rivage. On peut dire *la mer*. Ici, les tempêtes nous dérobent le ciel, et parfois même nos rêves.

Comme des arbres, dont les branches sont d'inextricables enchevêtrements, poussent en emprisonnant d'autres arbres, chaque histoire se fraie un chemin entre la vie et la mort. On n'en devine jamais toutes les racines et les points de vacillement qui font qu'elle casse. Ou bien elle ne casse pas et se rapproche des étoiles qui l'éclairent légèrement. Nous ne sommes pas très différents de ces forêts clairsemées d'arbres hauts semblables à des amas d'ossements qui défient le ciel, mais peuvent d'un moment à l'autre se disloquer.

Nos racines courent sous le sol, invisibles, impossibles à déterrer toutes. On peut essayer d'en arracher une, espérer qu'elle nous mènera vers une autre qu'on pourra dégager, elle aussi, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on perçoive un sens à cette histoire qu'on appelle *notre vie*.

Simone s'avance sans hésiter dans l'eau glacée. Elle sait qu'il n'y a pas de seuil, on n'y pénètre que brutalement, ses pieds s'enfoncent dans le sable froid, elle affronte les premières vagues et avance encore, jusqu'à ce que l'eau atteigne ses hanches. Alors elle plonge. Ce n'est qu'après un long moment qu'elle émerge à la surface pour respirer.

Combien de temps dure une nuit ? se demande-t-elle en se laissant glisser dans l'eau sombre. Rien ne fait peur à ceux qui ont tout perdu. La mer devient une cage d'obscurité. Mais Simone ne craint ni le froid ni le noir qui durera peut-être. Bientôt ses mains toucheront les algues et la boue, elle descend encore et croit retrouver le tableau accroché dans le salon de la maison familiale qu'elle regarde si souvent, persuadée que cette œuvre, *Le Rêve des profondeurs*, lui apprend à mieux voir, à mieux saisir les mouvements de la vie contre lesquels elle se débat, les formes qui se dissolvent et en recréent aussitôt de nouvelles – c'est donc ainsi que l'on peint, ainsi que l'on doit vivre, se dit-elle en fixant le vaste désespoir qui se déplace en elle et avale lentement tout le bleu.

Simone aime ces instants où elle sent son corps s'engourdir. Puisque l'eau ne connaît pas le temps, il cesse alors de s'écouler. Elle ferme les yeux et synchronise machinalement le mouvement de ses bras à celui de sa tête qui se tourne tantôt vers la droite tantôt vers la gauche, elle respire au moment où son bras passe juste au-dessus des eaux et revient claquer contre les vagues.

Elle nage, et tant qu'on nage, se dit-elle, on ne peut pas se noyer. Elle aime sentir que chaque séquence éloigne un peu plus les pensées, car on ne pense pas lorsqu'on nage, il y a trop de mondes – celui du tumulte et de la beauté, celui du vide qui happe et du plein qui soutient –, trop de mondes pour que celui de la pensée puisse s'immiscer.

Combien de temps dure la nuit ?

La marée est haute, les vagues fortes. Mais Simone ne les voit pas, elle nage, ses jambes marquent une cadence régulière, et

lorsqu'une vague survient au moment où elle ouvre la bouche pour respirer, elle recrache sans effort l'eau salée qui goûte les larmes, goûte ce vide qu'aucune mer ne pourrait noyer. Elle nage – il n'y a pas de rive à atteindre, se dit-elle, c'est bon d'être un moment libéré, de ne plus lutter contre les courants qui font basculer, d'agiter les bras et les jambes sans réfléchir, et de s'en remettre à l'aiguille du temps qui tourne, quoi qu'il arrive. À moins que ce soit cela, vivre, entrer dans le courant sans contourner les récifs et les hauts-fonds, sans éviter les pierres que la marée aura tôt fait de projeter sur la grève ? Le ciel est parfois une consolation, lorsqu'aucun oiseau noir n'en raye la surface, ce bleu devient un refuge auquel la terre se raconte, et

parfois elle paraît attendrie
qu'on l'écoute si bien,
alors elle montre sa vie
et ne dit plus rien.

Simone lève la tête. À travers le brouillard léger qui frissonne au-dessus des eaux, elle croit apercevoir quelque chose, une barque ou peut-être un rocher, un de ces rochers difficiles à percevoir et qui écorchent les coques des bateaux téméraires.

Vers quelle île suis-je en train de dériver ? se demande-t-elle. Une île où l'on n'existe plus vraiment, où l'on cherche un point de clarté au milieu de la nuit, une source vers laquelle on est ramené, un rivage qui pourrait être un début du monde ou de notre propre existence, le rien qui cogne sur le rien et engendre des millénaires, quelques atomes au creux du néant, et cela suffit pour que la vie commence.

Elle ferme les yeux, arrête le mouvement de ses bras, comme pour voir si la bonté de l'eau saura la porter. Peut-elle flotter en ignorant d'où vient le vent et où vont les marées ?

Allongée sur le dos, les bras en croix, ouverts comme des voiles légères à la surface de l'eau, la tête immergée, Simone n'entend plus que le bruit sourd du monde. C'est le son des souvenirs, des voiles déchirées, des mâts cassés, les vagues trop hautes qui broient les navires. Elle se met à réciter spontanément un poème qu'elle a recopié dans un cahier :

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Le courant l'emporte vers le large, ou bien ce sont les nuages qui coulent dans un fleuve embrouillé, une architecture mouvante, des oiseaux qui planent comme des épaves dans un ciel d'orages et de ruines.

Que ressent-on, se demande-t-elle, quand l'eau pénètre par le nez, qu'elle emplit les yeux, s'imisce et descend dans l'estomac, que ressent-on quand elle glisse dans tout le corps et l'étreint jusqu'à l'étouffer ? À quel moment sait-on qu'il est trop tard, qu'on ne peut plus revenir ? Et comment imaginer que ce fleuve tantôt encore grandiose devient soudain un poison dans la bouche de ses victimes ?

Simone s'abandonne à ce paysage incertain, mais une vague plus forte la fait basculer. Lorsque son corps se met à couler vers l'obscurité, elle se cambre, d'un coup de reins elle remonte et se retourne sur le dos. Les yeux ouverts, elle regarde le ciel rempli d'écume, se dit que la nuit ne finira pas,

le son des souvenirs viendra la percuter encore longtemps. Ce ciel n'a rien d'une promesse. Simone ne sent plus ses bras, plus ses jambes, elle se laisse dériver en espérant échouer sur un écueil.

MONTREAL, 2018

RETOURNER CHEZ SOI (LÀ OÙ ON RACONTE SA CHASSE, SA COURSE, SA CUEILLETTE, SON ORIGINE)

J'ai toujours détesté l'odeur du chlore. Quand j'étais enfant, mes parents m'obligeaient à suivre trois fois par semaine durant tout l'été des cours de natation qui commençaient à 7 h 30 du matin. Je grelottais déjà en arrivant à la piscine du quartier. Ces jours-là, je me réveillais avec la nausée, incapable de manger quoi que ce soit avant d'enfourcher mon vélo, chancelante, terrorisée à l'idée de devoir me glisser dans cette eau encore chargée du froid de la nuit. Je devais apprendre à flotter, à nager sur le ventre, sur le dos et sur le côté, à battre des jambes et des bras ou à les étirer le plus loin possible pour les ramener lentement, en maîtrisant ma respiration pour la coordonner avec les mouvements de mon corps. Au milieu de l'été, un cours entier était consacré aux manœuvres de sauvetage. C'était le pire des matins. Durant des heures, la monitrice faisait semblant de se noyer, et tour à tour chaque enfant devait sauter à l'eau pour essayer de la libérer de l'étreinte meurtrière qui, en d'autres circonstances, aurait vraiment pu être fatale. La nuit suivante appartenait aux cauchemars. Je voyais ma mère au large, elle agitait les bras dans tous les sens, et moi je restais immobile sur le quai, mes pieds s'étaient transformés en de longues racines qui se nouaient aux planches de bois. Ou bien c'était moi qui étouffais sous le poids de l'eau se refermant au-dessus de ma tête. Je sentais la force du courant qui m'aspirait vers le fond, de

petites bulles d'air dessinaient des figures étranges en jaillissant de ma bouche, puis tout devenait noir.

Chaque fois qu'un effluve de chlore monte à mes narines, ces horribles matins d'été reparaissent dans ma mémoire. Ils ramènent les images de mon corps qui s'enfonce dans un gouffre jusqu'à toucher un fond rugueux. J'ai les yeux fermés, la bouche au bord de s'ouvrir, mon cœur se met à battre si fort que je pourrais bien ne plus pouvoir remonter à la surface et rejoindre cette lueur qui semble si loin, c'est à peine si je peux percevoir un scintillement, une trouée de lumière par laquelle je pourrais m'arracher au prédateur.

Un jour j'ai vu ma mère entrer dans la mer comme si elle enlaçait un corps aimé, comme si les coups violents des vagues contre ses hanches étaient ceux d'un amant auquel elle s'abandonnait. Pour elle, l'eau n'était pas glaciale, le soleil ne brûlait pas sa peau. Le vent balayait ses cheveux, révélait la beauté de ses traits et la forçait à ancrer ses pieds plus profondément dans le sable. Son regard cherchait-il quelque chose au bout du vide, attendait-elle que la mer rejette des débris reparus à la surface comme le son des souvenirs ? Alors, ma mère redevenait pour moi une inconnue. Après un long moment, Simone se retournait et revenait vers la plage, la figure mouillée de larmes et d'écume, le corps exténué, rompu par un étrange affrontement avec elle-même.

On ne connaît sans doute jamais tout à fait les visages les plus proches. Ils demeurent pour nous des énigmes, malgré les années qu'on a partagées avec eux dans une intimité qui ne sera peut-être jamais recréée. Les êtres présents depuis notre naissance, ceux qui ont accompagné nos premiers pas,